

•

**SOUS
LA**

•

PEAU

•

TEXTE

Valérie Poirier

MISE EN SCÈNE

Tamara Fischer

30 OCT-12 NOV

Dossier de presse

•

•

•

Théâtre
LE POCHE

SAISON 2025-26

CONTACT PRESSE

Thanh-Vi TRAN
tvtran@lepoche.ch

Théâtre LE POCHE
Rue de la Boulangerie 4
1204 Genève
+41 22 310 42 21
www.lepoche.ch

SOUS LA PEAU

TEXTE Valérie Poirier

MISE EN SCÈNE Tamara Fischer

INTERPRÉTATION Monica Budde, Adrien Zumthor

DISTRIBUTION

ASSISTANTAT MISE EN SCÈNE	COSTUMES	ENTRETIEN COSTUMES
• Vivien Hebert	• Irène Schlatter	• Émilie Revel
SCÉNOGRAPHIE	COIFFURE - MAQUILLAGE	RÉGIE
• Fanny Courvoisier	• Katrine Zingg	• Jacques Defretin
LUMIÈRE	ACCESSOIRES	PRODUCTION
• Luc Gendroz	• Janice Siegrist	• Théâtre LE POCHE
SON - MUSIQUE	COLLABORATION CHANT	
• Timothée Giddey	• Sophie Solo	
VOIX-OFF	STAGE MISE EN SCÈNE	
• Cécilia Mendoza	• Adèle Pham-Minh	

CE QUI SE TRANSMET

Élisabeth a 60 ans, Lucien en a 28. Tous-tes deux sont archéologues, elle confirmée, lui en devenir. Sans se connaître, il et elle vont se retrouver à triturer la terre à la recherche du passé.

Au cœur d'un chantier de construction, les deux scientifiques ont une semaine pour sauvegarder les vestiges d'un squelette humain vieux de près de 7'000 ans. Sous la tente qui les protège des éléments, Élisabeth et Lucien se découvrent et se transmettent leurs connaissances. En creusant, il et elle remettent en question leurs propres biais, dépeignant en filigrane des problématiques croisées et une époque en pleine mutation sociale, féministe et environnementale. Incarné-es par Monica Budde et Adrien Zumthor, ces deux-là développent une relation unique, réuni-es par le vertige de la découverte. Mais que raconte sur nous la mise au jour de ce squelette, tant du point de vue des deux scientifiques qui le déterrent que de celui de nos sociétés contemporaines ?

Sur le plateau, Tamara Fischer met en scène cette double rencontre tissée par les mots de Valérie Poirier : celle de deux générations mais aussi celle de deux époques en apparence si éloignées, réunies par ces ossements à la fonction de trait d'union qui nous relie aux origines de l'humanité. Comme si les réponses à nos questions se trouvaient enterrées sous les différentes strates de matières organiques accumulées. Comme si elles étaient enfouies sous les années. Sous la peau.

EXTRAIT DE TEXTE

Sous la peau, Valérie Poirier

Elle. La petite Schaller s'est plainte. Je l'aurais molestée. Andrieu m'a remonté les bretelles. Je l'ai envoyé paître. Il est bien conservé.

Lui. Andrieu ? *Revenant au squelette*. Ah. Oui. Il n'y a pas de traces de trépanation.

Elle. Pourquoi voulez-vous qu'il soit trépané ?

Lui. Ils pratiquaient beaucoup la trépanation à l'époque.

Elle. À quelle époque, s'il vous plaît ?

Lui. On a étudié les techniques d'ensevelissement au paléolithique supérieur le semestre passé.

Elle. Vous êtes en quelle année déjà, Sherlock Holmes ?

Lui. Je termine ma première.

Elle. On ne pratiquait pas la trépanation au Paléolithique. On a retrouvé des crânes perforés, mais ces découpages crâniens post mortem ont sans doute une portée plus symbolique que médicale.

Lui. Excusez, j'ai tendance à m'emballer... J'ai flashé sur le paléolithique. Supérieur. Je précise. C'est ma période préférée.

Elle. Vous en connaissez d'autres ?

Lui. La mienne. Je n'en suis pas fou furieux. J'aurais aimé vivre au paléolithique. J'aurais été plus cueilleur que chasseur. Il paraît que les cueilleurs n'étaient pas si pas mal vus. On commence à remettre sérieusement en question la répartition des tâches en fonction des genres.

Elle. Regardez ce que vous faites.

Lui. Oui. Pardon. *Temps*. Vous n'êtes pas d'accord ?

Elle. C'était le sujet de ma thèse en quatre-vingt-neuf.

Lui. Ah oui, quand même...

INFOS

Sous la peau fait partie des six **CRÉATIONS** qui se répètent en nos murs dont le Théâtre LE POCHE est producteur.

Des photos du spectacle seront prises lors de la pré-générale le mardi 29 octobre et pourront vous être envoyées ultérieurement.

ENTRETIEN

Avec Tamara Fischer

Réalisé par Emma Chapatte, oct 2025

Commençons par une question d'introduction. Par quel angle avez-vous empoigné cette mise en scène au tout début ?

La première chose qui m'est venue en lisant le texte de Valérie Poirier, c'est la scénographie. Avec Fanny Courvoisier [la scénographe], nous avons tout d'abord réfléchi à comment représenter un chantier de fouilles et un squelette. Plus largement, nous nous sommes demandé comment faire ressentir le vertige provoqué par l'ouverture d'une tombe. Pour moi, c'était vraiment l'enjeu de la mise en scène.

J'ai fait des études de biologie, et j'ai donc d'abord abordé la chose d'un point de vue scientifique. Nous sommes allées rencontrer des chercheur-euses qui nous ont expliqué leurs pratiques. Ils et elles nous ont prêtés tous les accessoires, qui sont donc de véritables outils de fouilles déjà utilisés. Je suis allée visiter des chantiers, d'abord seule puis avec toute l'équipe artistique. Nous nous sommes rendus sur celui d'une nécropole médiévale à Lully, accompagné-es de la chercheuse Jocelyne Desideri qui nous a aidé à comprendre ce qu'est un chantier et comment il fonctionne : comment est-ce qu'on gratte ? Comment est-ce qu'on s'organise autour de la tombe ? Quels sont les bons gestes ?

Une fois que l'on avait toute cette matière réaliste, nous nous sommes demandé ce que nous allions en faire. Avec Fanny Courvoisier, nous sommes vite tombées d'accord sur le fait que l'on ne voulait pas être complètement dans le naturalisme. Le texte nous emmène dans quelque chose de très réaliste et nous avions envie d'y rajouter une couche de magie qui trouble la réalité.

Vous avez donc d'abord appréhendé la question d'un point de vue quasiment documentaire. Comment avez-vous conçu la scénographie ?

Nous nous sommes beaucoup posé la question de la visibilité : est-ce que l'on allait voir les ossements sur scène ou pas ? Pour des raisons éthiques, nous sommes passées par une entreprise étasunienne, appelée Dapper Cadaver, qui fabrique des squelettes réalistes pour le théâtre et le cinéma – notamment pour la série *Bones*. Cela nous permettait de donner à voir un squelette sans pour autant exposer de vrais vestiges.

Tout est centré autour de la question de comment donner à voir les ossements. Nous avons décidé de détrapper le plateau du POCHÉ pour avoir vrai un trou, ce qui nous permet d'imaginer que ça a été creusé, qu'il y a une sépulture et qu'Elisabeth et Lucien travaillent autour. Le squelette sera installé dedans, certains os seront sortis par les personnages de manière à ce que le public les voit. Nous avons aussi décidé de passer par la vidéo pour rendre visible le champ de vision des archéologues, qui sont vraiment au-dessus de la sépulture.

Où diriez-vous que le geste d'écriture de Valérie Poirier et votre pratique théâtrale se rencontrent ?

Nous nous rejoignons sur le fait de raconter d'autres histoires, de raconter différemment. Ce qui est très fort dans son texte, c'est notamment la réécriture des mythes et des récits. Son écriture questionne les représentations que l'on a de l'époque préhistorique, en s'éloignant de la vision la plus répandue selon laquelle l'homme est un chasseur hirsute et la femme reste faire à manger dans la caverne. Alors qu'en réalité nous n'en savons rien. C'est probablement complètement faux, car c'est une lecture qui projette nos propres biais contemporains sur d'autres époques.

Cela rejoint le propos que développe Marylène Patou-Mathis dans *L'homme préhistorique est aussi une femme*. Elle explique que les pères de l'archéologie, discipline apparue au milieu du XIXe siècle, ont plaqué un certain nombre de biais issus de leur propre manière de concevoir le monde sur ce qu'ils découvraient.

Oui tout à fait. Je me suis replongée dans mes cours de préhistoire et ça m'a renvoyée à mon parcours de scientifique. Nous savons très bien aujourd'hui que la science n'est absolument pas neutre, mais à l'époque où j'ai fait mes études il y avait peu de remise en contexte sociologique. L'archéologie est une science qui ne s'occupe que des traces : nous n'avons pas de documents écrits, nos seules sources sont des vestiges matériels. On peut les dater, dire plus ou moins ce que c'est, par exemple un os, un bout de bois etc. Ce sont des faits scientifiques. Ensuite arrive l'interprétation, qui est une histoire que l'on se raconte. Et à ce moment-là interviennent nos propres biais, notre propre interprétation, notre propre cadre de pensée. Je trouve que de ce point de vue-là l'écriture de Valérie Poirier est vraiment fascinante : elle pose la question de savoir comment est-ce que l'on regarde les récits à travers différentes époques.

Et ça montre que les récits dépassent largement le cadre du théâtre, de la littérature et des arts en général. Il y en a aussi dans les sciences, dans notre travail, même dans notre quotidien : on passe notre temps à nous raconter des histoires, des mythologies du quotidien.

Exactement. Ce qui m'a aussi particulièrement touché sur ce projet, c'est la rencontre intergénérationnelle, tant dans ma collaboration avec Valérie Poirier qu'entre les deux personnages. Sur mon spectacle *Médée SUPERSTAR*, dans lequel Valérie Poirier avait écrit une partie du texte, j'avais déjà beaucoup aimé ce dialogue intergénérationnel dans nos questionnements féministes. Dans *Sous la peau*, il est présent de manière très forte : il y a du conflit, il y a des incompréhensions, mais il y a aussi

une rencontre possible. Je trouve ça très beau. Ça nous permet de sortir de cette opposition un peu convenue avec d'un côté les boomers et de l'autre les nouvelles générations.

**Cela nous amène sur la question de la transmission.
Est-ce une dimension que vous travaillez lors de
la création ?**

Je suis arrivée avec une idée très claire de quelles étaient les grandes idées de la pièce : j'avais en tête la mémoire, la transmission, la mort, le mysticisme et le temps. Pour moi, celle qui ressortait le plus était la mémoire. Puis, nous avons commencé à travailler avec le reste de l'équipe et je n'étais plus du tout sûre de ce que je pensais.

Dans ma méthode de travail, si je dégage les grandes idées d'un texte c'est pour que les comédien·nes puissent faire des impros sur ces thèmes afin de nourrir leur jeu. C'est comme ça que l'on a commencé à travailler. Nous avons exploré l'idée de la mort et de tout ce qui y était lié - deuil, rituels funéraires, traces qu'on laisse, manières de se souvenir des défunt·es etc. Adrien Zumthor et Monica Budde ont fait des impros sur des choses qu'il et elle ont vécu. Cela nous a donné un bagage commun, des souvenirs ensemble, un ancrage. Nous avons ensuite exploré la question du mysticisme, de la spiritualité et de la religion. Il s'agissait donc d'aller chercher une expérience mystique ou spirituelle au sens très large qu'il et elle aient pu vivre. Dans le spectacle, il y a vraiment cette impression d'être face à quelque chose qui nous dépasse, qui est relié à une forme de plus grand que soit.

Les concepts de temps, de transmission ou de mémoire sont beaucoup plus abstraits et ne conviennent pas pour improviser. Le point commun à toutes ces idées, ce sont les récits. On revient donc à la question de savoir ce que l'on raconte et comment est-ce qu'on le raconte. Nous avons également pris le temps de nous constituer un monde imaginaire commun, en nous partageant nos références littéraires et artistiques. Cela nous donne une base solide pour la suite de la création qui est vraiment précieuse et que je trouve très beau.

BIOGRAPHIES



©Olivier Carrel

Valérie Poirier
AUTRICE

Comédienne de formation, Valérie Poirier réalise plusieurs mises en scène avant de se consacrer principalement à l'écriture. Du Théâtre du Galpon avec *Quand la vie bégaye* (mise en scène Camille Giacobino) à *Loin du bal* (mise en scène Martine Paschoud) et *Un conte cruel* (mis en scène Martine Paschoud et Philippe Morand) – tous les deux au Théâtre LE POCHE, en passant par *Vie et mort de Petula* à la Maison Saint Gervais (mise en scène d'Yvan Rihs) et *Palavie* au Théâtre du Grütli (mise en scène de Julien George), ses pièces de théâtres sont régulièrement jouées sur les scènes genevoises et romandes depuis plusieurs décennies.

Également pédagogue, elle anime des ateliers d'écriture et co-anime l'atelier-théâtre du Théâtre de Carouge. La plupart de ses pièces sont parues aux éditions Bernard Campiche. En 2014, son texte *John W.* paraît aux éditions de l'Arche, en partenariat avec le Théâtre Am Stram Gram. Publié aux Editions d'autre part, *Ivre avec les escargots* revient en 24 nouvelles sur sa jeunesse à La Chaux-de-Fonds dans les années 1970 et 1980.

En 2017, elle reçoit le Prix suisse du théâtre pour l'ensemble de sa carrière, suivi en 2021 de la bourse Pro Helvetia et de la bourse de recherche de la Ville de Genève. Elle est par ailleurs lauréate de la bourse d'aide à l'écriture théâtrale de la Ville de Genève 2023, ainsi que du prix de la Société Suisse des Auteurs-ices (SSA) en 2004 pour sa pièce *Les Bouches*.



©Jessica Tinguely

Tamara Fischer
METTEUSE EN SCÈNE

La rencontre de Tamara Fischer avec le théâtre remonte aux ateliers donnés par le Théâtre du Loup, qu'elle suit étant enfant. Après un crochet par un master en biologie et quelques années d'enseignement, elle y revient en se formant au jeu au sein de la filière pré-professionnelle du Conservatoire de Genève.

Son grand intérêt pour la mise en scène se développe en assistant à plusieurs reprises de Mariama Sylla, Eric Devanthéry et Paul Desveaux. La compagnie Les Bernardes, qu'elle fonde en 2018 avec Clémence Mermet, Giulia Belet et Coralie Vollichard, lui permet de poursuivre son exploration artistique. Elle réalise ainsi la mise en scène de leur dernière création, *Médée SUPERSTAR*, qui remporte l'un des huit prix Premio d'encouragement aux arts de la scène en 2023. Le spectacle explore la représentation de la violence féminine et la valeur émancipatrice ou non de la vengeance à travers trois monologues originaux. Il marque également sa première collaboration avec Valérie Poirier, autrice d'un des trois monologues.

Dans son travail artistique, Tamara Fischer s'intéresse à la narration d'histoires à partir de perspectives marginales, en approfondissant des thèmes sociaux et politiques tels que la remise en question des stéréotypes de genre. Elle est également très consciente de l'urgence écologique et sociale à laquelle nous sommes confrontés en tant que société, et cherche des moyens collectifs de faire du théâtre de manière plus durable. Diplômée en 2022 du CAS en dramaturgie et performance du texte, elle travaille actuellement aux Scènes du Grütli en tant que dramaturge. En février 2026, elle montera *Vertiges*, un texte de Catherine Tinivella Aeschmann au Théâtre de la Parfumerie.

INTERPRÉTATION

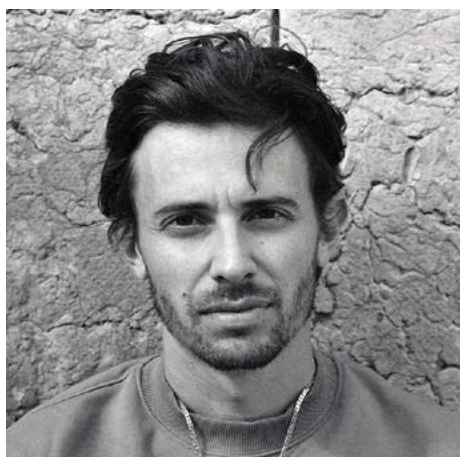


©Loris Von Siebenthal

Monica Budde
COMÉDIENNE

Depuis sa sortie de l'Académie de Théâtre Dimitri en 1980, Monica Budde a joué dans plus de 40 spectacles, se produisant en français, allemand et italien. Ces dernières années, on a pu la voir dans des productions aussi bien suisses et qu'internationales : elle a ainsi travaillé avec des artistes comme Yan Duyvendak, Gian Manuel Rau, Jacques Probst, Valérie Liengme, Laure Hirsig, Ambre Kahan et Krystian Lupa, lors de tournées sur les scènes romandes, françaises, allemandes et québécoises.

À l'écran, elle joue notamment dans la série *Les Indociles* (2022) et dans le film *Pause* (2014) de Mathieu Urfer. Spécialisée dans la lecture, elle participe régulièrement à l'Espace Eclair à Lausanne et a également travaillé pour le Centre Dürrenmatt de Neuchâtel et le Festival Rilke de Sierre.



Adrien Zumthor
COMÉDIEN

Né à Genève, Adrien Zumthor se forme à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre (ENSATT) à Lyon, où il travaille notamment avec Guillaume Lévêque, Maguy Marin et Marguerite Bordet. À sa sortie en 2018, il entame une recherche sur les mots et la langue avec *En Noir ce qui est dit en vrai !* tout en se produisant par la suite dans de nombreux théâtres de Suisse et en France, dont le TNP de Villeurbanne et la Comédie de Reims.

Entre 2020 et 2021, il part en tournée avec Basalte et travaille avec Tamara Fischer qui en signe la mise en scène. Plus récemment, il joue dans *Cœurs Battants* (2023) de et par Valentine Sergo, *Krazy Kat Iz Back* (2025) au Théâtre du Loup et assiste la mise en scène du *Dindon* (2025) de Feydeau aux côtés de Maryse Estier.

HISTOIRE DU POCHE

Depuis sa création en 1948 en Vieille-Ville de Genève dans ce qui était alors un appartement, ce petit théâtre se distingue par des pièces d'avant-garde, des créations audacieuses et par sa mission dédiée aux textes contemporains. Il est politiquement, socialement, géographiquement au cœur de la Cité de Genève et au service de la création locale ; il accorde une attention particulière aux artistes et artisan-es de la région. LE POCHE met également en place des mesures d'accès et de médiation afin de permettre à un large public d'accéder aux œuvres proposées.

Depuis 1948, sept directeur-rices se sont succédé-es dans les murs de ce théâtre de poche. Martine Corbat est la 8ème directrice et la 4ème femme à occuper cette fonction.

Le théâtre est géré par la Fondation d'art dramatique de Genève (FAD) depuis le début des années 1980.

BILLETERIE & ABONNEMENTS

Tarifs

CHF 28. -	plein tarif
CHF 15. -	tarif du mardi
CHF 22. -	tarif réduit (AVS. Al. chômeuses. partenaires du POCHE /GVE)
CHF 15. -	étudiantes_apprenties
CHF 10. -	carte 20ans / 20francs

Abonnements saison 25-2026

- La sirène : Abonnement solo complet 7 spectacles CHF 135.-
- Le cerf volant : Abonnement complet 7 spectacles en duo CHF 250.-
- La louve : Abonnement 3 spectacles à choix CHF 60.-
- Le papillon : 10 billets à partager CHF 200.-